

Mélanie Forret

Jane Avril, l’énigme d’un mouvement

1. Poésie d’un mouvement absent

Tout le monde connaît Jane Avril sans le savoir.

Qui s’est déjà promené à Montmartre, sur les quais parisiens, ou encore sous les arcades de Rivoli, a posé son regard sur la reproduction d’une lithographie de Lautrec, représentant cette femme à la robe noire et au chapeau rouge, les bras levés, le dos cambré, ceinturée par un serpent coloré. Ou encore cette affiche pour le « Jardin de Paris » où Jane, vêtue d’une robe orangée, lève sa fine jambe aux bas noirs. Son nom y est écrit en gros caractères, et pourtant il semble aujourd’hui s’être effacé de notre histoire, alors qu’elle fut une des plus grandes gloires de la fin du 19^e siècle. Son image déambule toujours dans les rues de Paris et doit voyager à travers le monde, imprimée sur un sac de toile ou découpée en porte-clé. Troublant paradoxe lorsque l’on apprend en lisant ses *Mémoires* qu’elle se rendait peu chez les peintres (exception faite du complice Lautrec) et qu’elle a toujours esquivé d’être filmée, confiant toutefois à la fin de sa vie un petit regret :

Sollicitée de tous côtés d’aller poser chez peintres, sculpteurs, dessinateurs et photographes, je promettais toujours mais n’y allais jamais. Il m’est arrivé de rejeter toutes ces images que l’on voulait faire de moi. Elles me rappelleraient à présent, mieux que mes souvenirs intimes, ma folle mais tout de même jolie jeunesse. Priée d’aller danser dans le premier studio de cinéma, où j’aurais été filmée, je négligeai de m’y rendre.

Il m’amuserait maintenant de me voir ainsi¹.

Intéressant par ailleurs de noter qu’il n’existe que très peu de traces filmiques de ses consœurs Isadora

¹ Jane Avril, *Mes mémoires*, Paris, Phébus, 2005, pp. 60-61.

Duncan² ou Loïe Fuller³, alors qu'il en existe moult images peintes, dessinées, ou des photographies. Trois danseuses qui ont, en partie, emporté avec elles le secret de leur danse, de leur corps en mouvement, comme si leur art devait rester éphémère, comme l'est, par essence, un geste de danse. Totalement privés des mouvements de Jane Avril, il nous reste donc les images fixes, photos⁴ et peintures⁵, et les descriptions des journalistes et des poètes particulièrement inspirés⁶ par la subjuguante danseuse, pour nourrir notre propre imaginaire. Surnommée par Charles Zidler⁷ « La Mélinite » (nom commun d'un composé chimique explosif), sobriquet qu'elle n'aime pas tellement, elle est sur scène, si l'on en croit la vision des artistes de l'époque, une tornade incontrôlable, une dynamite inquiétante, qui contraste avec son relatif calme lors des mondanités, où elle devenait elle-même spectatrice. Elle *est* le mouvement, et plus encore elle invente un langage, comme l'a si bien décrit le peintre Francis Jourdain :

Jane Avril était bien différente. Les reines du quadrille gambillaient, Jane Avril dansait. En elle vivait cet instinct grâce à quoi la danse perd son caractère abstrait pour devenir un langage, cesse d'être un art purement décoratif pour prendre un accent humain ; l'arabesque tracée dans l'espace par une jambe inspirée n'est plus un signe vain, c'est une écriture.

« La Mélinite s'exprimait avec ses jambes, Lautrec ne s'y trompa pas », ajoute Jourdain, tout comme l'avait également perçu Gabriel Astruc qui voyait en Jane un être « sylphide, étrange, toujours solitaire, sorte d'échassier qui restait en équilibre sur une jambe et balançait l'autre comme un membre isolé de son

² Isadora Duncan (1877-1927). Il existe un très court film (quelques secondes) où l'on peut voir Isadora danser. Dans le très documenté et richement illustré catalogue du Musée Bourdelle, *Isadora Duncan, une sculpture vivante*, il est notifié qu'elle « refusait d'être filmée par crainte de trahir son art » (p. 232). On peut mentionner deux films basés sur la vie d'Isadora, celui de Ken Russell, réalisé en 1966, avec Vivian Pickles, et celui de Karel Reisz avec l'interprétation habitée Vanessa Redgrave, réalisé en 1968.

³ Loïe Fuller (1862-1928). L'histoire dit qu'elle aussi refusa d'être filmée, et les images des danses serpentine que l'on connaît (filmées entre autres par Lumière ou Alice Guy) sont celles d'imitatrices. Le film de Stéphanie Di Giusto (2016) avec Soko et Lily-Rose Depp (dans le rôle de la jeune Isadora), montre notamment les installations complexes imaginées par Loïe Fuller pour mettre en lumière colorée sa danse, ce qui lui valut le surnom de « Fée électrique ».

⁴ On peut voir quelques reproductions de photographies dans la biographie de Jane Avril signée François Caradec (Fayard, 2001). La légende indique pour certaines : « Jane Avril se plie aux séances de photographies plus ou moins ridicules exigées par les entrepreneurs de spectacle ». Plus intéressante, celle signée Paul Sescou, ami de Lautrec, où Jane assise sur une chaise est vêtue d'une longue robe de couleur foncée. Visage penché, pris de profil, une des seules images où on la voit sans chapeau, la silhouette affiche grande prestance entre naturel et raffinement.

⁵ Dont quelques-unes de Maurice Biais, peintre, dessinateur, affichiste, qui fut l'époux de Jane Avril. Dans ses mémoires elle fait référence à d'autres œuvres, racontant : « J'ai possédé mon portrait par Renoir, dont Teodor de Wyzewa, son ami, me fit présent, et tant d'autres chers tableaux, dont un Daumier, des pastels gouachés de Forain, un Guillemet, et de lumineux Picasso. En quels lieux tous ces précieux souvenirs se baladent-ils à l'heure présente ? » (Avril, 2005, p. 61)

⁶ Beaucoup sont recensés dans l'ouvrage de François Caradec. Outre les auteurs cités ici, on peut mentionner des textes de Willy, Ernest Maindron, Paul Leclerc, Pierre Charron ou encore Raoul Ponchon.

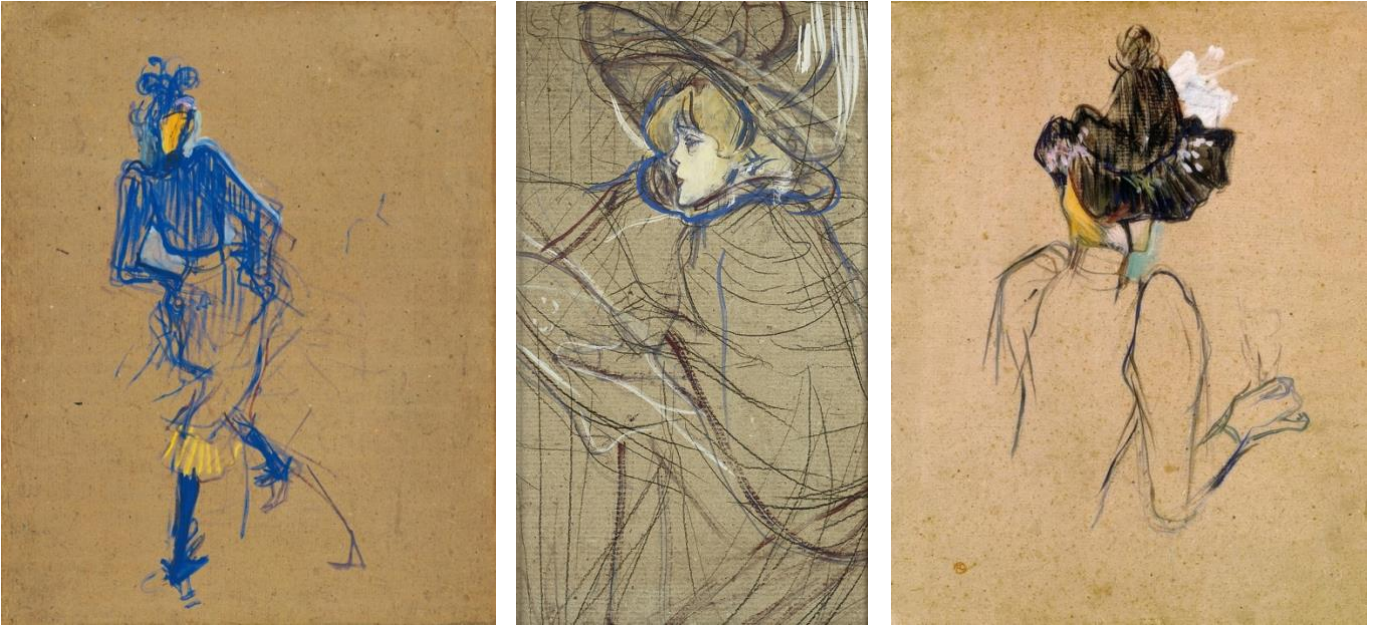
⁷ Cofondateur avec Joseph Oller du Moulin Rouge.

corps ». Une danse solitaire dont émane une profonde tristesse, c'est le sentiment récurrent qui transparait de l'ensemble des textes, tout comme le caractère singulier, élégant, distingué de sa silhouette à la ville comme à la scène. Elle fascine, et fait naître les sentiments les plus poétiques, comme ceux signés Paul-Jean Toulet : « On la suit des yeux comme un de ces tourbillons qui trouent, sans le troubler, le cristal d'un fleuve. Mais alors et soudain, elle s'évade de son propre rythme, le brise, en crée un autre ; et ne paraît jamais lasse, elle-même, de s'inventer ».

Outre ces mots, les plus beaux, elle fut l'amie et la muse de Lautrec⁸ qui lui consacra plusieurs toiles. Si l'on connaît bien les deux premières œuvres décrites en ouverture de ce texte, où le peintre a saisi la danseuse dans ses œuvres, dans toute son énergie et sa flamboyance, deux autres tableaux, datés de 1892, plus confidentiels peut-être, sont tout aussi notables ; l'un intitulé *Jane Avril arrivant au Moulin Rouge*, l'autre *Jane Avril quittant le Moulin Rouge*. Il faudrait avoir un œil bien affuté et certainement très érudit pour reconnaître ne serait-ce qu'un détail du Moulin Rouge dans ces deux représentations, les fonds de Lautrec étant volontairement brouillés et vibrants. Des traits comme s'il pleuvait sur le premier, comme si les feuilles jaunes ocre teintaient d'automne le second. Deux atmosphères se prêtant à la mélancolie, comme ne l'est pas moins le visage de Jane sur les deux tableaux. Pas d'exubérance, la discrétion dans l'attitude, le calme d'un air pensif, et un visage marqué⁹, des yeux maquillés et cernés, un œil fermé même sur l'une des toiles, le mystère reste entier. Énigme plus grande encore, et sublime, les contours de Jane « esquissée » par Lautrec. En quelques traits la magie apparaît, une marche-danse en bleue à l'allure déstructurée mais assurée. Ou encore son profil, pris dans une anarchie de lignes bouillonnantes, qui révélerait bien là, l'agitation d'un corps, et l'acuité d'un esprit. Et quoi de plus émouvant que ce dos à la fois précis et imprécis, qui tient ce port de tête coiffé du chapeau noir, laissant en une touche de couleur apparaître la célèbre chevelure rousse de Jane. Simplicité et puissance du croquis.

⁸ Pensons ici à Lautrec photographié par Maurice Guibert en 1892. Il est « déguisé en Jane » portant son fameux chapeau à plumes d'autruche et son long boa de fourrure. On peut imaginer que le manteau pied-de-poule pouvait aussi appartenir à Jane.

⁹ Il faut peut-être y voir les traces d'un début de vie très difficile. En 1882, Jane Avril s'appelle encore Jeanne Beaudon, elle a 14 ans et souffre de chorée et des mauvais traitements de sa mère. Le 28 décembre de cette année-là elle est admise à la Salpêtrière, dans le service du professeur Charcot, elle en sortira le 11 juillet 1884. « *La seule séquelle de sa maladie nerveuse est un curieux froncement des narines qui fait frissonner son nez comme celui d'un lapin* » (Caradec, 2001, p. 31)



Jane Avril vue par son ami Toulouse Lautrec

2. « Une danse de film¹⁰ »

L'idée d'un film sur Jane Avril a germé il y a bien des années. Mais comment s'y prendre, avec le matériau à disposition, et le peu de moyens matériels et financiers, pour retracer cette vie si intense, et ce personnage si insaisissable. Une évidence pour commencer, celle de s'appuyer sur les mots de Jane, trésor de lucidité sur sa vie et son époque, des *Mémoires* composées dans un style littéraire remarquable. Il faut absolument les faire entendre. Un choix s'impose dans ce texte dense, la voix « off », se veut sobre, sereine et envoûtante, incarnant la danseuse en un regard rétrospectif sur le déroulé de son existence.

Jane est un papillon, en mouvement perpétuel ; « *La Danse pour moi résuma toute ma vie*¹¹ » écrit-elle. La danse, sa danse, elle en a la révélation, un soir de bal, alors qu'elle est internée à la Salpêtrière, et c'est grâce à elle qu'elle sera sauvée à la fois de la folie, mais aussi de la prostitution, de par son statut de Reine du Moulin Rouge ou du Jardin de Paris. En dansant, elle rêve, elle pense, se retrouve, se recentre, c'est son jardin secret, même si paradoxalement elle l'offre au monde.

¹⁰ Titre en référence à l'évènement « Danses de films » organisé en 2023 par Cinédoc Paris Films Coop.

¹¹ Lettre de Jane Avril à Léon-Paul Fargue (Caradec, 2001, p. 7)

La danse en me berçant

Me rythmait de beaux rêves.

Ô danse, ma passion ! mon vice !

Chère et douce confidente !

Cette danse si essentielle, si vitale, tenter de la (re)trouver dans les images, sans pour autant rejouer le fabuleux et traditionnel *French Cancan* – un jour peut-être, un autre film – mais en lui trouvant une autre forme, tout en mettant en mouvement la ville et les lumières qui entourent Jane. Un flou, un ralenti, un ruban¹² coloré, des surimpressions multiples, les luminescences d'une boule à facettes, les ailes du Moulin Rouge, tant d'effets qui plongent la danseuse dans une « *fantasmagorie, dans laquelle elle est la fois présente et absente ; elle n'est pas ancrée dans l'espace-temps d'aujourd'hui, elle est comme une étoile dansante qui irradie le film*¹³ ». On a aperçu le pouvoir fascinant que Jane semblait exercer sur ses admirateurs, le film tente par ses « *matières-lumières-mouvantes*¹⁴ » de recréer cette sensation hypnotique. Toute proportion gardée, le film tente de s'inscrire dans la lignée d'un cinéma *impressionniste*, guidé et théorisé entre autres par la cinéaste Germaine Dulac¹⁵, dans les années 1920. Mouvement, rythme, lumière, harmonie sont les maîtres mots de Dulac pour désigner ce que *peut* et *doit* être le cinéma.

Inscrire le film hors-temps, et dans le mouvement, toutefois l'amener ponctuellement dans un lieu historique qu'a fréquenté Jane Avril, l'incontournable Closerie des Lilas, liée au Bal Bullier, bal où dit-elle, elle fit « son entrée dans le monde », un soir qu'elle le découvrait grâce à ses amies prostituées, et où elle fut prise d'un élan irrésistible, à « danser et bondir, tel un chevreau échappé ».

À la Closerie d'aujourd'hui on lui sert un verre d'absinthe, les souvenirs s'échappent de son regard, tandis que les gouttes sous lesquelles le sucre se dissout, marquent le temps qui coule, qui s'est écoulé, et le monde de Jane s'évanouissant. Car ses *Mémoires* évoquent aussi la frénésie d'une époque, puis le

¹² L'idée du ruban est venue en apprenant que Noé Balthazard, qui incarne Jane Avril dans le film, avait été championne de GR (Gymnastique Rythmique). Le ruban, permet une chorégraphie déchainée, qui peut faire écho au *French Cancan*. Par ailleurs, Noé a un serpent tatoué sur le poignet, comme un signe rappelant la robe-serpent de Jane.

¹³ Je me permets ici de reprendre les commentaires de Joachim Dupuis, échangés après le visionnage d'une version de travail du film.

¹⁴ Mots empruntés à Prosper Hillairet à propos du film, qui m'indiquait ces lignes de Germaine Dulac comme pouvant faire écho au film : « *Pour le cinéma qui est lumière mouvante, changeante, combinée, la lumière vraie et mobile seule peut être son propre décor* ». « L'essence du cinéma - l'idée visuelle », dans *Écrits sur le cinéma, Germaine Dulac*, textes réunis et présentés par Prosper Hillairet, Paris expérimental, 2021 (réédition), p. 105.

¹⁵ Germaine Dulac est contemporaine de Jane Avril, on peut ainsi rêver d'une rencontre imaginaire entre ces deux esprits, libres, indépendants, et en mouvement. On doit aussi cette célèbre formule à Dulac : « *J'évoque Isadora Duncan. Une danseuse. Non. Une ligne bondissante aux rythmes harmonieux. J'évoque Loïe Fuller. Des voiles. Non. Rythmes fluides. (...). Avec Isadora une harmonie de lignes. Avec Loïe Fuller une harmonie de lumières* ». Dans la version publiée des *Écrits* de Dulac, le nom des danseuses n'apparaît plus, Prosper Hillairet donne les détails de l'évolution de ce texte dans *Passages du cinéma* (Paris Expérimental, 2021, p. 262).

basculement dans un autre siècle, la fin de la légèreté, et une fin de vie marquée par la solitude et la mélancolie. Jane observe la flânerie qui se meurt, l'achèvement d'une saison dont elle fut la plus belle et étonnante des fleurs. Son désir d'indépendance en fait aussi une figure libre de son temps, autant qu'il était possible de l'être.

Une liberté qu'elle a trouvée avec sa danse, mais aussi par ses marches, ses errances parisiennes, dans lesquelles parfois elle essaie de « retrouver les traces du passé » (Caradec, 2001, p. 137) par des pèlerinages sur les lieux de sa jeunesse. De même elle se rappellera le « bon vieux temps » en compagnie de Charles Dodeman, bouquiniste renommé des quais de Paris. C'est dans cette idée là que se construit également le film, comme un voyage dans les temps, en les mêlant, et en tentant de retrouver, par bribes, un peu de ce destin hors du commun, un peu de ce qu'a pu être Jane.

Merci à Prosper Hillairet

* * *

Images tirées du film *Jane Avril*¹⁶



¹⁶ *Jane Avril*, un film de Mélanie Forret, réalisé avec la complicité de Prosper Hillairet, entre 2022 et 2024. Avec Noé Balthazard et Dominique Reymond (voix) ; image : Zsolt Boros, Nicolas Droin, Mélanie Forret ; chanson « Plaisir d'avril » interprétée par Sarah Aguilar (voix), Susy Firth (voix et piano) et Hazel Laurent (harpe) ; musique : Mauro Coceano ; décors, plumes, paillettes : Eugénie Manjoya, Yvan Gauzy.

